

MARIE HERMANSON

# Zone B

roman traduit du suédois  
par Johanna Chatellard-Schapira

*ACTES SUD*



*La méchanceté n'est qu'une sorte d'inhabileté.*

BERTOLT BRECHT,  
*La Bonne Âme du Se-Tchouan.*



## PREMIÈRE PARTIE



Quand Daniel reçut la lettre, il crut d'abord qu'elle venait de l'Enfer.

C'était une épaisse enveloppe en papier kraft grossier. L'expéditeur n'avait pas pris la peine de préciser son nom ni son adresse, mais ceux du destinataire figuraient en majuscules, quelques lignes jetées en hâte dans lesquelles Daniel reconnut les pattes de mouche de son frère.

Pourtant il peinait à croire que la lettre fût de Max. Son frère ne lui avait jamais écrit, ne serait-ce qu'une carte postale. Les rares fois où il donnait des nouvelles, il téléphonait.

Évidemment, ce n'était pas le mot *Enfer*\* qui se trouvait sur le timbre étranger, comme il l'avait cru avec un frisson glacé, mais *Helvetia*.

Muni de la lettre, Daniel se rendit dans la cuisine pour allumer la cafetière. Le soir, il dînait d'une tasse de café et de quelques tartines. Il déjeunait tous les jours au réfectoire de l'école et, quand il rentrait chez lui, dans la solitude de son petit studio, il n'avait pas le courage de faire la cuisine.

Tandis que la vieille cafetière faisait entendre son chuintement, il prit un couteau pour ouvrir l'enveloppe avant de s'interrompre, les mains tremblantes. Il manquait d'air, comme si quelque chose se trouvait coincé dans sa gorge. Ne tenant plus sur ses jambes, il s'assit.

\* Jeu de mots intraduisible en français. L'enfer se dit *Helvete* en suédois. L'auteur joue sur la similitude entre *Helvete* et *Helvetia*, qui désigne la Suisse sur les timbres-poste. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Cette lettre, avant même d'avoir révélé son contenu, suscitait en lui des sentiments identiques à ceux qui le submergeaient autrefois en voyant Max : une joie intense de voir son frère après une longue attente, le désir de se précipiter vers lui pour le serrer dans ses bras, mêlés à une inquiétude diffuse, lancinante, qui le clouait sur place.

— Au moins, j'arrive à déchiffrer son écriture, pensa tout haut Daniel d'une voix résolue qui semblait appartenir à quelqu'un d'autre.

Une personne qui, contrairement à lui, ne serait pas le jouet de ses émotions.

D'une main ferme, il saisit le couteau et déchira l'enveloppe.

Assise face à la grande baie vitrée, Gisela Obermann contemplait la falaise par-delà la vallée. Sa surface lisse, parsemée de touches noires, avait la blancheur écru du papier. Elle se surprit à essayer d'y déchiffrer des signes.

Une rangée de pins se dressait crânement au bord de la falaise. Certains, s'étant aventurés trop loin, pendaient dans le vide telles des allumettes brisées.

Tandis que les visages assemblés autour de la longue table s'estompaient dans le contre-jour, le ton des voix baissa d'un coup, comme si quelqu'un avait tourné le bouton d'une radio.

— Il y a des visites cette semaine? demanda quelqu'un.

Elle avait la gorge sèche et se sentait lasse, littéralement exténuée. Probablement à cause du vin qu'elle avait bu la veille. Mais pas seulement.

— Oui, répondit le Dr Fischer. Un parent de Max. C'est tout, je crois.

Surprise, Gisela sortit de sa torpeur.

— Qui est-ce?

— Son frère.

— Ah bon, je croyais qu'ils n'avaient plus aucun contact.

— Ça ne pourra que lui faire du bien, dit Hedda Heine. C'est la première visite qu'il reçoit depuis qu'il a été admis chez nous, n'est-ce pas?

— C'est possible.

— C'est exact, confirma Gisela. Voilà une excellente nouvelle. Max se trouve dans une bonne passe. Il a l'air plutôt en

forme ces derniers temps. Ce sera certainement bénéfique pour lui de recevoir la visite de son frère. Quand arrive-t-il ?

— Il devrait être là dans l'après-midi, ce soir au plus tard, répondit Karl Fischer en rassemblant ses papiers, les yeux rivés sur l'horloge. Avons-nous terminé ?

Un homme d'une quarantaine d'années, à la barbe rousse, agita vivement la main.

— Rien de nouveau concernant Mattias Block ?

— Non, malheureusement. Mais nous poursuivons les recherches.

Typique, se dit Gisela Obermann. Le frère de Max arrive aujourd'hui, et personne ne se donne la peine de me prévenir, moi, son médecin.

Voilà exactement comment les choses se passaient, ici. Ce n'était pas étonnant qu'elle soit si fatiguée. Son énergie, qui avait toujours anéanti toute opposition à coups de profondes entailles, perdait ici tout son tranchant. Elle rebondissait sur les murs qui l'entouraient pour revenir vers Gisela et se volatiliser.

Daniel suivit le flot de voyageurs jusqu'à la sortie de l'aéroport, où un groupe de chauffeurs de taxi les accueillirent avec des panneaux griffonnés au nom de leurs clients. Après les avoir parcourus du regard, il leva un doigt vers le sien et dit en allemand :

— C'est moi.

Le chauffeur hocha la tête avant de le conduire à un minibus muni de huit sièges passagers. Daniel, qui semblait être son unique client, s'installa pendant que l'homme prenait soin des bagages.

— C'est loin ?

— Au moins trois heures. Nous ferons une pause sur la route, fit le chauffeur en fermant la porte coulissante.

Laissant Zurich derrière eux, ils roulèrent le long d'un grand lac bordé de montagnes boisées. Daniel aurait voulu poser des questions au chauffeur sur le paysage qui se déroulait sous ses yeux, mais une vitre les séparait. Il se cala contre le dossier et se caressa la barbe, un geste qui chez lui relevait presque du tic.

Il fallait bien reconnaître que la sollicitude fraternelle n'était pas l'unique raison de son voyage. Financièrement, ce n'était pas vraiment le beau fixe. Son poste de professeur remplaçant prendrait fin à l'automne, lorsque l'enseignante titulaire reviendrait de son congé de maternité. Après quoi, il vivote-rait en faisant des remplacements à droite et à gauche, combinés peut-être avec quelques travaux de traduction. Ce n'était pas cet été qu'il aurait les moyens de partir en vacances. Son frère avait proposé de payer le billet pour la Suisse ; une offre

qui ne se refusait pas. Après sa visite à la clinique, il se trouverait un petit hôtel dans une charmante vallée alpine, où il consacrerait sa semaine à faire des randonnées dans ces montagnes vivifiantes.

Sous ses yeux défilait une nature verdoyante. Ormes, frênes, noisetiers. Le lac était bordé de petites maisons soignées, flanquées de jolis jardins en pente. De grands oiseaux bruns semblaient flotter au-dessus de la route.

Ces dernières années, Daniel avait quasiment perdu le contact avec son frère. Comme lui, Max avait habité à l'étranger, à Londres d'abord, puis dans d'autres villes où, d'après ce que savait Daniel, il avait fait des affaires.

Depuis toujours, la vie de Max ressemblait à une montagne russe, une suite de succès et d'échecs dont il était seul responsable. Lorsqu'il se lançait dans un projet, il pouvait faire montre d'une ingéniosité impressionnante doublée d'une énergie presque surhumaine. Puis, alors que le succès était enfin là, il s'en désintéressait subitement d'un haussement d'épaules, laissant derrière lui des clients et des collaborateurs désemparés, qui se cassaient le nez sur des lignes téléphoniques coupées et des bureaux désertés.

Leur père dut le tirer d'embarras plus d'une fois. Le pauvre homme en avait vu de toutes les couleurs et peut-être était-ce, justement, le souci causé par cet enfant terrible qui le fit s'écrouler, un matin, sur le sol de la salle de bains, victime d'une crise cardiaque qui mit fin à ses jours.

Lors d'un procès, un examen psychiatrique établit que Max souffrait de troubles bipolaires, un diagnostic qui éclairait d'un jour nouveau le mystérieux chaos de sa vie, ses entreprises audacieuses, ses comportements autodestructeurs et son incapacité à entretenir une relation durable avec une femme.

De temps à autre, Daniel recevait un appel téléphonique de son frère. Ces appels se produisaient souvent à une heure insolite et Max paraissait toujours légèrement ivre.

Quand leur mère mourut, Daniel fit son possible pour joindre son frère, en vain, et l'enterrement eut donc lieu sans

lui. Max avait néanmoins eu vent de la nouvelle puisque, quelques mois plus tard, il appela pour connaître l'emplacement de la tombe afin d'y porter des fleurs. Daniel suggéra que les deux frères s'y rendent ensemble et Max promit de l'appeler lorsqu'il serait en Suède, chose qu'il ne fit jamais.

La vitre de séparation coulissa. Le chauffeur tourna légèrement la tête vers Daniel :

— Il y a une auberge à un kilomètre environ. Voulez-vous vous arrêter pour manger un morceau ?

— Non merci, mais je prendrais bien un café.

La vitre coulissa dans l'autre sens. Peu après, accoudés au bar de la petite auberge, ils sirotaient leur expresso sans mot dire, et Daniel remercia intérieurement la musique de variété qui braillait à travers les haut-parleurs. Le chauffeur fut le premier à rompre le silence :

— Vous êtes déjà venu à Himmelstal ?

— Non, jamais. Je vais rendre visite à mon frère.

Le chauffeur hochait la tête d'un air entendu.

— Vous conduisez souvent des clients là-bas ? demanda Daniel avec une pointe d'hésitation.

— De temps en temps. On voyait plus de monde dans les années 1990. À l'époque, c'était une clinique de chirurgie esthétique. Bon Dieu ! Vous auriez vu certains passagers, on aurait dit des momies. Tout le monde n'avait pas les moyens de rester à la clinique jusqu'à ce que les plaies soient cicatrisées. Il y avait cette femme, je me souviens. On ne voyait que ses yeux entre les bandages. Et quels yeux ! Gonflés, pleins de larmes, tellement tristes. Elle avait si mal qu'elle a pleuré durant tout le trajet. Quand on s'est arrêtés ici – je m'arrête toujours ici, c'est exactement à mi-chemin de Zurich – elle n'est pas sortie de la voiture. J'ai dû lui apporter un jus d'orange qu'elle a bu à la paille, assise sur la banquette arrière. Son mari avait pris une jeune maîtresse, et c'était pour le récupérer qu'elle s'était fait faire un lifting. Imaginez donc ! “Ne vous inquiétez pas, je lui ai dit en lui prenant la main, vous allez être belle comme le jour.” C'est pas Dieu possible des choses pareilles !

— Et aujourd'hui, c'est quel genre de clinique? demanda Daniel.

Le chauffeur s'interrompit au beau milieu de son geste, la petite tasse d'expresso en suspens, et lui lança un regard rapide.

— Votre frère ne vous a pas dit?

— Il n'a pas donné de détails. Je crois qu'il a mentionné une clinique de réhabilitation.

— C'est ça, tout à fait ça. Le chauffeur hocha énergiquement la tête et posa la tasse sur la soucoupe. On y va?

La voiture avait à peine démarré que Daniel s'assoupit. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit qu'elle roulait dans une vallée étroite aux prairies baignées par la lumière du soir. Jamais auparavant il n'avait vu une teinte de vert aussi intense, au point de paraître quasiment artificielle, comme si elle avait subi une transformation chimique. Peut-être était-ce dû à la lumière.

La vallée se rétrécit et le paysage se modifia. À droite, la route se flanqua d'une falaise presque verticale, qui éclipsa le soleil, de sorte que l'intérieur de la voiture fut plongé dans une demi-obscurité.

Soudain, le chauffeur freina. Un homme portant une casquette et une chemise d'uniforme à manche courte leur barrait le passage. Derrière lui, on apercevait une barrière baissée. Une camionnette était garée un peu plus loin, d'où s'approchait un deuxième homme en uniforme.

Le chauffeur baissa la vitre et échangea quelques mots avec l'un des hommes, pendant que son collègue inspectait le coffre. La vitre de séparation empêchait Daniel d'entendre ce qui se disait. Il baissa la vitre côté passager et tendit l'oreille. Le ton de l'homme était aimable. La conversation semblait porter sur le temps. Il parlait un dialecte allemand, difficile à comprendre.

S'approchant de la vitre arrière, il demandait maintenant à Daniel de lui montrer son passeport. Ce dernier obtempéra. L'homme dit quelque chose que Daniel ne comprit pas.

— Vous pouvez descendre, traduisit le chauffeur, qui s'était retourné et avait ouvert la vitre de séparation.

— Je dois descendre?

Le chauffeur acquiesça d'un signe de tête encourageant.

Daniel descendit de voiture. Il se tenait tout près de la falaise, tapissée de mousse et de fougères, d'où montait ici et là le murmure d'un ruisseau. Il respira l'odeur mordante et fraîche de la montagne.

L'homme sortit un détecteur de métal qu'il agita autour de Daniel.

— Vous avez fait un long voyage, constata-t-il de son ton aimable en lui rendant son passeport.

Son collègue, qui venait de fouiller la valise de Daniel, la replaça dans le coffre dont il claqua la porte.

— Oui, je suis arrivé de Stockholm en avion ce matin.

L'homme au détecteur de métal se pencha ensuite à l'intérieur de la voiture. Il agita rapidement son appareil sur la banquette arrière, avant de signaler d'un geste qu'il avait terminé.

— Vous pouvez remonter dans la voiture, dit le chauffeur à Daniel avec un signe de la tête.

Les hommes firent le salut militaire, et la voiture démarra pendant que la barrière se soulevait.

Désireux d'obtenir une explication, Daniel se pencha vers le chauffeur, mais ce dernier le devança :

— Contrôle de routine. Ils sont à cheval sur le règlement, les Suisses, dit-il, une main appuyée sur le bouton de commande de la vitre de séparation qui se referma devant le visage de Daniel.

À travers la fenêtre ouverte, il voyait défiler la falaise mousseuse qui répercutait le bruit du moteur dans un écho sonore.

Daniel s'agita sur la banquette, mal à l'aise. Le contrôle routier avait ravivé son inquiétude. Il ne se faisait aucune illusion. Max ne lui avait pas demandé de venir pour le plaisir de le voir. Il s'agissait de quelque chose d'important. Son frère avait besoin de lui, il en était convaincu.

Cela le touchait et l'attristait à la fois. Car comment pourrait-il aider son frère ? Après toutes ces années d'espoir déçu, il fallait bien se rendre à l'évidence : on ne pouvait plus rien pour Max.

Au moins, se dit Daniel pour se consoler, ce voyage était-il une preuve de sa bonne volonté. Max l'avait appelé, il avait répondu présent. Il passerait quelques heures à ses côtés, lui

prêterait une oreille attentive. Puis, il repartirait. Il ne pouvait rien faire de plus.

Le minibus effectua un virage abrupt vers la gauche. Daniel ouvrit les yeux. Des prairies montaient en pente douce, laissant parfois la place à des forêts de sapins ; plus loin, on apercevait un village et le clocher d'une église. Dans un jardin maraîcher, émergeant dans une mer de dahlias, une femme était penchée sur ses légumes. À l'approche de la voiture, elle se redressa et agita une petite pelle dans leur direction.

Au sommet de la côte, le chauffeur s'engagea sur une petite route qui cheminait au milieu des sapins. La pente se fit plus raide.

Peu après apparut la clinique, une imposante bâtisse du XIX<sup>e</sup>, ceinte d'un parc. Le chauffeur arrêta le minibus à l'entrée, prit la valise de Daniel dans le coffre et ouvrit la portière côté passager.

L'air qui s'infiltra dans la voiture était si pur que Daniel sentit ses poumons palpiter de surprise.

— Nous y sommes.